

Les conceptions historiques du travail

L'Histoire*, est l'occasion d'un regard lucide et discriminatoire, admiratif parfois, critique – j'allais dire révisionniste ; un élan vers l'avenir. Sa pratique consiste à discerner les bienfaits, mais également les erreurs, les abus, les travers du passé. En ce sens-là, nous devrions être de vrais conservateurs, et *ne garder du passé que ce qui a réussi*, ce qui est la marque d'une tradition bien nommée.

L'étude de l'Histoire des hommes, permet de diviser les perceptions du travail en quatre catégories :

1) Une conception **PESSIMISTE**, d'abord. Le mot « travail », nous rappelle *le Robert*, vient du mot latin *tripalium* (tri : trois) *palium* (pieux) qui était un instrument de torture. Cette idée de *peine* est restée attachée à la conception première et primaire du travail. Le travail, d'abord considéré comme la domination de l'homme sur la nature hostile, est resté longtemps le propre de la condition servile. L'homme supérieur est celui qui sait se tenir à l'écart du travail. Cette conception est commune à l'antiquité et s'est perpétuée dans l'Orient asiatique et africain.

Les Grecs ont tenté de le réhabiliter (Homère dans l'Iliade fait construire son bateau par Ulysse lui-même, et Pénélope file la laine durant l'attente), mais jamais ils ne vaincront vraiment le mépris du travail.

Rome honorera les vertus laborieuses du soldat-laboureur, mais l'idéal reste le loisir lettré : « *Deus nobis hæc otia fecit* » (c'est un dieu qui procure les loisirs pour philosopher) écrit Virgile... le travail et l'échange étaient méprisés.

L'Islam retient cette philosophie, le musulman ne cultive pas ; il est pasteur parce que les femmes et les esclaves suffisent pour traire et tondre, filer et tisser...

Aux Indes, l'homme parvient à un état supérieur lorsqu'il se détache de tous désirs, donc des moyens de les satisfaire, donc du travail.

Cette vision pessimiste entraîne la division en classes étanches, avec un mépris fondamental des classes laborieuses nécessairement vouées à l'infériorité ; avec le résultat d'un faible dynamisme économique.

Il y eut cependant à travers le monde, des hommes pour passer outre cette échelle des valeurs, et se montrer industriels... Mais là où cette philosophie revêt un caractère religieux, comme en Inde ou en Islam, le mépris du travail perdure avec ses conséquences.

2) Une autre conception, **RÉALISTE ET OPTIMISTE**, lui fait face, qui se confond avec une vision chrétienne des choses. Le Dieu des chrétiens, fait homme, est le fils d'un charpentier, et charpentier lui-même jusqu'à sa vie publique. Plusieurs de ses apôtres sont de simples pêcheurs. Saint-Paul apprend à tisser pour vivre. Le deuxième Pape, Lin, est artisan aux carrières de Rome...

Si la peine attachée au travail est considérée comme une conséquence du péché, le travail lui-même devient un moyen pour l'homme de s'élever. Il est devenu source de dignité.

En même temps qu'il combat l'oisiveté, mère de tous les vices, le travail est l'occasion d'exercer les vertus. Il peut être conduit dans une pauvreté acceptée ou volontaire, mais il peut aussi conduire à la richesse qui peut être une autre occasion de bien-être certes, mais également de faire le bien, et de servir les arts.

Le christianisme a également institué le travail désintéressé. Celui des moines défricheurs et bâtisseurs a puissamment

contribué à donner des bases intellectuelles, spirituelles, voire surnaturelles au progrès matériel, lui permettant ainsi de devenir composante du Progrès véritable.

3) Plus récemment, s'est développée une conception **AUTONOME** du travail procédant des deux précédentes.

Conséquence du pessimisme fondamental de Luther qui dissocie la foi et les œuvres, le travail devient autonome, et ainsi perd, *si ce n'est son efficacité*, du moins sa dignité, en se coupant de sa dimension verticale : son enracinement et ses prolongements spirituels.

Le travail est à nouveau considéré comme une servitude, mais la réussite comme une bénédiction divine..., il le restera..., et il dégènera – comme tout ce qui sort de l'ordre des choses – jusqu'à justifier le pire des capitalismes.

4) Cette conception du travail ne va pas s'arrêter là. Elle va logiquement aboutir à une quatrième conception du travail que nous appellerons **LA GÉNÉALOGIE DU CONFLIT**, dont Marx est un des pères fondateurs. Le travail, *absolutisé*, devient non plus un moyen et un lieu d'entente et d'harmonie entre les hommes, mais le lieu de leurs conflits. Conflit, qui lui, à cette occasion, et depuis lors, prétend être le sens de l'existence, son énergie et sa dignité !

On oublie que le travail n'est ni un *principe*, ni un *but*, mais le *moyen* de passer de l'un à l'autre ; et dans ce climat de séparation de la foi et des œuvres, la fraction matérialiste de la pensée allemande va donner une importance démesurée au travail et lui conférer une action transformatrice radicale. L'homme n'est grand que par son travail ; c'est par lui qu'il transforme sa propre nature et, par là, la société

qu'il secrète. Et l'on débouche sur une véritable religion du travail, avec ses églises, ses dogmes, sa doctrine, ses saints et ses martyrs.

Cette conception marxiste ne voit dans le travail que le lieu d'une lutte de classes. Tous les problèmes sont traduits en terme d'égalité, donc d'envie, donc du conflit comme seul moyen d'obtenir à coup sûr des lendemains qui chantent et où l'on rasera gratis. Sa praxis procède par éliminations successives, selon les lois de la dialectique négative : *thèse* > < *antithèse* = *synthèse* ; ouvriers *contre* patrons (en *néantisation* permanente) *restent* les ouvriers, qui à leur tour... Logique mortifère où les exploités qui éliminent les exploités... deviennent à leur tour exploités... et l'on recommence... indéfiniment ! Afin que cette tragédie n'aboutisse pas, par la logique du combat, au non-conflit faute de combattant – à la paix des cimetières – on en reste à la *tension* du stade premier, celui de la révolution permanente, ou, plus généralement de la *néantisation* permanente de l'Autre !

Malgré l'éloquence des faits, cette situation perdure... La *colonne-travail* (1), en perdant son vrai rôle est devenue l'objet de discorde de prédilection qui finira par tout démolir, si l'on ne se résout pas à revenir en arrière... *plus bas que le mal*, afin de reconstruire et de reconstruire – aussi par le travail – une mentalité compatible avec un minimum de sociabilité. Dans le cas contraire, il est à craindre que ce retour se fasse brutalement, et nous entraîne beaucoup plus bas : au stade où le rôle du travail se limite à la maîtrise des éléments naturels... : retour à la case départ !

M.M.

(1) (cf. *é citoire* n° 52 "La double médiation" pages 5 à 16), car le travail est même temps cœur, moteur, et moyen-terme... du *devient ce que tu es* (...appelé à devenir : meilleur) ; il assure ainsi la cohérence et la cohésion aussi bien horizontale que verticale de l'ensemble de nos manières d'être ; ou, si l'on préfère, assure les conditions d'une certaine autonomie des *ordres* dans leur interdépendance certaine.